

# QUATRE DAMES

Mireille Clapot

Éditions ThoT  
Roman



Mireille Clapot a suivi le cours du Rhône, près duquel elle est née en 1963, à Belley, avant de s'installer à Lyon au confluent du Rhône et de la Saône. Plus en aval, c'est désormais de sa maison drômoise qu'elle regarde le fleuve poursuivre sa course. Ingénieure centralienne, cadre dans l'industrie puis engagée dans l'action publique, mère de trois fils, passionnée d'actualité internationale, elle voue depuis toujours un grand amour à la littérature. Après *De l'île Diomède, j'édifierai ce pont* en 2018, elle publie aujourd'hui *Quatre Dames*, son second roman. Mireille Clapot est députée de la Drôme.



*À mes quatre rois :*  
*Luc, roi de cœur*  
*Victor, roi de pique*  
*Corentin, roi de carreau*  
*Antoine, roi de trèfle*



## CHAPITRE 1

Un boursouffle d'air africain chauffé à blanc comme sur les braises d'un réchaud, farci d'odeurs épicées des mille senteurs de Tombouctou, caressant comme une paume juvénile – noire dessus, rose dedans – l'enveloppa et lui tourna les sens alors qu'elle quittait l'avion et mettait le pied sur la passerelle. « Bamako-Modibo Keïta, me voici ! » Marie avait oublié cette sensation de rentrer dans l'air malien comme dans un autre corps, de laisser couler la transpiration au creux de ses seins, de sentir ruisseler l'intérieur de ses cuisses sans que cette humidité n'eût rien de sexuel. Deux mains invisibles d'air chaud saisissaient ses épaules, remontaient leur caresse vaporeuse vers la nuque et le cou, opprimaient ses voies respiratoires. Relevant son sac de marque

sur son épaule, tenant contre elle un sac en plastique marqué « Duty Free », plein d’emballages d’objets qu’on eût imaginé parfaitement superflus pour un voyage d’affaires au cœur du Sahel, elle s’avança vers la première marche, jambes arquées sous sa robe verte imbibée de transpiration, et descendit lourdement jusqu’au tarmac nocturne. Les quelques mètres à parcourir achevèrent de la transformer en fripe transpirante, dégoulinante, s’épongeant le front avec un mouchoir en papier providentiellement extrait de son sac siglé d’initiales. Dans l’aérogare, l’air se révélait légèrement plus agité, car au-dessus des têtes, suspendu au plafond de tôle ondulée comme un paresseux l’eût été à un baobab, un ventilateur auquel il eût été impossible d’attribuer un âge faisait effectuer à ses pales des tours de manège, et encore des tours, et encore des tours. Marie se dirigea vers les tapis à bagages, avisa bientôt sa valise : elle l’avait choisie d’un bleu électrique, conseillée par la vendeuse de la bagagerie du centre commercial L’Éclair de Venesclès-Bouleaux, qui lui avait déclaré avec cet enthousiasme dont font toujours preuve les personnes rémunérées au chiffre d’affaires : « Avec une couleur pareille, pas de risque que quelqu’un d’autre ait la même que vous. Vous la retrouverez toujours ! » Elle eut une pensée reconnaissante pour cette vendeuse, dont elle avait demandé le prénom, et qui s’appelait Marie-Pierre, presque comme



elle donc, et à qui elle n'avait pu s'empêcher de décliner sa qualité de vice-présidente de la communauté d'agglomération du Venescois, déclenchant alors l'habituelle cascade de réactions : « Madame la Vice-Présidente, je suis très honorée », « Ah ! Madame la Vice-Présidente, je savais bien que votre tête me disait quelque chose », « Vous êtes quelqu'un de bien, vous, ce n'est pas comme ces élus tous pourris », « D'ailleurs, ce n'est pas pour dire du mal, mais monsieur Pouliguen, le maire (elle voulait parler du président de l'agglomération), j'ai entendu dire qu'il touche des chèques sur chaque marché. Sinon, ce n'est pas avec son simple brevet des collègues qu'il aurait pu se faire construire une aussi belle maison. » Marie alors se récriait : « Il ne faut pas dire ça, Marie-Pierre, les élus ne sont pas tous pourris. Oseriez-vous dire que je suis corrompue ou malhonnête ? » Et la conversation prenait un tour plus affable, mais il valait mieux y mettre fin au plus vite. Cette fois-ci, Marie était repartie en traînant sa splendide valise bleu électrique, en maudissant son maire, monsieur Pouliguen, dont hélas elle ne pouvait pas déceimment promettre sur la tête de qui que ce soit qu'il était absolument vertueux et exempt de tout soupçon. Et en tout cas elle ne promettrait pas sur la tête de son fils dont il existait un ténu espoir qu'elle le reverrait vivant. Elle ordonna à ses pensées de quitter cette zone dangereuse pour se reconcentrer sur

la vendeuse de Venesc-les-Bouleaux, sur sa valise bleu électrique, et entreprit de se faufiler dans l'attroupement de grosses femmes bariolées, de mouflets en tongs et de vieux messieurs vêtus de grands boubous en bazin riche. Au comptoir de l'immigration, elle tua l'attente en triturant machinalement un marque-page glissé dans son passeport. Un observateur attentif aurait pu s'étonner que cette carte à jouer soit utilisée ici, d'autant plus que son état reflétait un âge déjà canonique, et que le coin supérieur gauche était mutilé, déchiré.

Le douanier releva son regard fixé sur la machine pour la dévisager, en plongeant ses yeux au plus profond des siens, à tel point qu'elle s'en sentit toute remuée et guetta un autre signal d'attirance, prête à donner un rendez-vous pour un échange de verres et de mots doux. Mais le regard devint dur, la voix épela son nom et demanda le but du voyage. Marie articula avec une mimique un peu forcée « pour le plaisir ». Le douanier fit mine de ne pas saisir l'allusion, puis dit dans sa langue, vraisemblablement du bambara, et aussitôt après en français : « Bon séjour au Mali. » Quelques pas plus loin, et en s'approchant du tapis, elle vit sa valise bleu électrique, immanquable, avec le collier d'étiquette qui lui permettait de la distinguer. Elle la mit sur le chariot, et sortit, altière et tout émoustillée, de ce hall d'arrivée en proie à la promiscuité.

Ce n'est qu'une fois dans le taxi qu'elle s'autorisa à laisser voguer sa pensée, en particulier vers cette discussion, un lundi soir après le conseil communautaire, à la pizzeria de Venesc. Le conseil communautaire réunissait toutes les six semaines les cent cinquante conseillers désignés par chaque commune pour prendre toutes les décisions concernant le développement économique, les transports, les déchets, la culture, d'autres compétences dont elle ne savait plus le nom, et surtout la sienne : l'assainissement. Elle était très fière de son titre de vice-présidente à l'assainissement, qui contribuait à transformer des eaux sales issues des toilettes et des éviers, dites eaux noires et grises, en eau limpide, apte à la consommation, après une succession de décantations, et bien sûr après un usage certain de chlore et d'autres produits antiseptiques. « Un conseil communautaire, c'est comme un conseil municipal, avait l'habitude de dire Pouliguen, sauf que tu fermes ta gueule parce que tout s'est décidé avant. » Marie avait retenu la leçon : les précieuses heures qu'elle gagnait en s'épargnant de bûcher les dossiers, en omettant d'apprendre des pages de chiffres sur des budgets annexes qui ne tombaient jamais juste, en remettant à plus tard la déclamation de discours sur l'importance de relier les tuyauteries entre elles, toutes ces astuces lui offraient un temps précieux, qu'elle pouvait

passer sans complexe dans les bras de Laurent. Ah, Laurent... Si elle se laissait aller à penser à Laurent, elle ne serait plus maîtresse d'elle-même. Elle goûtait peu de bons moments depuis son divorce, consécutif à ce mystère jamais éclairci de la disparition de son fils. Seul Laurent, qui savait la soulager de ses états d'âme avec quelques coupes de champagne, pouvait la recueillir contre son épaule, masser ses épaules généreuses, glisser sa main. Non. Elle ne devait pas penser à cela.

Elle revint vite au souvenir du repas qu'offrit Pouliguen à un cercle restreint, sept heureux élus dont elle faisait partie, dans une salle de la pizzeria, assez discrète pour que les critiques virulentes ne soient pas entendues par les autres clients. Laurent était bien sûr de la partie, et sa présence rassurante apportait la note de bien-être si rare dans ces assemblées où la réflexion machiste prenait la place des formules de politesse.

Pouliguen donna le ton en portant un toast préalable qui paraphrasait un président de la République, pourtant amateur de sumos et d'art japonais censé être raffiné : « À nos chevaux, à nos femmes, et à ceux qui les montent. » Elle s'esclaffa et sentit la main amicale de Laurent sur le haut de sa cuisse, exerçant une légère pression comme pour signifier : « Tu peux rire, ma belle, tu dois même rire. Mais Pouliguen ne te montera jamais. C'est moi qui te monte. »

De la conversation égrillarde qui suivit, puis du reste de la soirée, elle se rappelait peu, si ce n'est qu'entre deux anecdotes déjà cent fois entendues, Pouliguen lâcha : « Dans quelques semaines, il y a un congrès au Mali, où sont invités tous les élus participant à la coopération décentralisée. Je veux que la communauté du Venescois soit représentée. Marie, tu y vas et tu leur parles de tout l'argent qu'on met sur la commune d'Ahamada ? »

Pour Pouliguen, qui était déjà reparti dans une logorrhée sur les mauvaises manières que lui faisait l'État, administration des impôts et contrôle de légalité confondus, l'affaire était entendue : Marie allait le représenter dans ce congrès sur la coopération décentralisée, en d'autres termes réunion internationale qui allait porter sur les transferts d'argent effectués par les collectivités territoriales : communes, intercommunalités, départements, régions, auprès des pays pauvres. Peu lui importait que les projets ainsi financés aboutissent à améliorer la vie des Africains, des Asiatiques, ou de quiconque. Ce qui comptait pour lui, c'était, lors de la prochaine campagne électorale, de pouvoir afficher au compteur de belles sommes investies dans l'aide aux pays « en voie de développement », comme il continuait à le dire depuis la classe de seconde. Marie comprenait que l'humanisme était bien la dernière des motivations, mais savait tout ce qui avait été fait depuis des années sur la

commune d'Ahamada. Elle prit cette injonction comme une très bonne nouvelle, une marque de confiance, et décida sur-le-champ d'utiliser au maximum ce déplacement inédit, dans la zone sahélienne, comme un moyen de développer son image de femme généreuse, proche des préoccupations écologiques de la planète. Elle mit dès lors toute son énergie à préparer ce congrès pour qu'il soit une réussite, et enrôla bien sûr Laurent, ainsi que sa secrétaire, dans l'achat des billets, la réservation de l'hôtel, la mise à jour des vaccinations, le choix des tenues vestimentaires, la rédaction d'un discours et la mise au point des bagages.

C'est donc en conquérante que Marie arriva à Bamako. Le taxi dans lequel elle égrenait ces souvenirs filait le long d'échoppes bancales, faites de tôles et de bâches. Hommes et femmes marchaient, de leur pas lent, semblant parcourir à pied des kilomètres. Vite lassée par la monotonie de ce qu'elle voyait, elle replongea la tête dans son smartphone et envoya un SMS à Laurent. « Je suis arrivée. » Comme il ne répondait pas tout de suite, elle se dit que ce premier message n'était pas assez accrocheur pour susciter une réponse et elle décida d'être plus personnelle dans le suivant. « Bamako m'enveloppe dans sa nuit de nuances olfactives : relents, senteurs charbonnées, épices... J'aimerais que tu sois là pour que je vive avec toi cette expérience troublante. »